



“On croit qu’on mène sa propre vie. En fait, on est déterminé par celle de ses géniteurs.”

Patrick Roegiers
Auteur de “La Vie de famille”.

À 72 ans, l'écrivain Patrick Roegiers parle pour la première fois de lui-même et de ses parents.

J.F. PAGA

elle. Avec une violence effroyable. J’ai appris tout ce que j’ignorais. La folie de sa mère et de sa grand-mère qui sont mortes internées. L’abandon par son père (un diplomate) qui ne s’est jamais occupé d’elle. Ma mère n’en a jamais parlé. Je n’ai jamais vu même une photo de ses parents. J’ai appris cela trop tard. Si j’avais su plus tôt, je l’aurais mieux comprise. Mais je n’aurais pas pardonné.

On ne sait rien de ses parents.

Pas grand-chose, non. En écrivant ce livre, j’ai compris en partie leur histoire. L’alliance avec mon père, qui était un brave type, un honnête homme, mais aussi un lâche complètement manipulé par ma mère.

Que voulez-vous dire ?

Ma mère s’est vengée de son malheur. Et de l’enfance qu’elle n’a jamais eue. Elle disait qu’elle ne pouvait pas être une mère parce qu’elle-même n’en avait pas eue. Sa vie a été une véritable entreprise de démolition. Elle a détruit tout ce qu’elle avait construit. La famille, mes frères et sœur, moi, son mari dont elle divorce après 53 ans de mariage. Et, pour finir, elle-même. Un véritable désastre. C’est là le vrai sujet du livre.

Vous dites que vous avez hérité d’elle le goût du “bris”, de la rupture.

Oui, j’ai reçu d’elle bien des caractères. Le sentiment de l’abandon, du manque d’amour qui m’a accompagné toute ma vie, d’une certaine violence et le goût permanent, récurrent, de la rupture, qui est si fertile en art. On croit qu’on mène sa propre vie. En fait, on est déterminé par celle de ses géniteurs. C’est le sens du titre de mon livre.

Vous racontez tout de même des moments heureux, des descriptions pleines de tendresse et d’humour : les vacances à la mer, les courses à vélo sur la digue, la découverte des chanteurs dans votre adolescence.

Bizarrement, j’ai un bon souvenir de mon enfance. Nos parents nous ont bien élevés. Selon les codes de la moyenne bourgeoisie, dans les années soixante. On était très bien habillé. On s’entendait tous assez bien. J’ai découvert les yé-yé, de là ma passion pour les chanteurs en général. Et pour Léo Ferré, en particulier, qui donne un récital uniquement pour moi dans le livre. Il chante *Vingt ans*. “*Pour tout bagage, on a vingt ans, on a l’expérience des parents.*” C’est ce qui m’a donné l’idée d’émailler le texte de chansons qui traversent toutes les époques.

Que pensent vos frères et sœur de votre livre ?

Je n’en sais rien. Ils ne m’ont jamais dit un mot sur mon activité théâtrale ou mes livres (une quarantaine, tout de même). C’est ma sœur qui, dans des circonstances extravagantes, m’a raconté la scène où son ami informaticien est frappé d’un AVC sur les W.C. de ma mère, après son décès. Je n’aurais jamais imaginé cela.

Quelle est la part de vrai et d’imagination dans votre livre ?

Tout est vrai. Les engueulades de mes parents, la description de mon père seul, à la fin de sa vie, l’incinération de ma mère et son décès d’une attaque cérébrale, en Tunisie. Je n’y étais pas, mais je le raconte comme si je l’avais vu. C’est le privilège du romancier. Sont plus imaginés les fantasmes de haine avec ma mère dans mon enfance, lors de cauchemars ou de mauvais rêves. La mère est un mythe, une figure mythique tragique, c’est littéraire.

Certains passages sont assez théâtraux.

Il y en a deux précisément. Le monologue intérieur de ma mère au jardin, à Saint-Maur. Je l’ai fait parler dans le silence. Je découvre ses pensées cachées. Et il y a le long monologue de mon père mort. Un personnage mort peut parler au théâtre. À l’instar du père d’Hamlet. Ou de celui de Don Juan. J’en profite pour que mon père dise ce qu’il ne m’a jamais dit. Ces mots, j’aurais voulu les entendre. Il ne l’a pas fait. Alors, je les ai écrits pour lui.

Vous sentez-vous “expulsé” de Belgique, de partout, comme vous dites. Un artiste doit-il l’être ?

On me chassera toujours. J’en ai pris mon parti. Mes anciens amis sont les pires. Mon pays d’origine, je n’y reviendrai pas. La page est tournée. Je serai toujours du côté des artistes et de la création. Ils sont ma vraie famille. C’est le sens de ma vie. Je le raconte dans *Éloge du génie* où je décris la solitude, la radicalité et l’honnêteté de trois d’entre eux. Je les admire au-delà de tout. La beauté, la curiosité, la nouveauté me porteront toujours.

Quel est le sens de votre livre ?

Il est à l’opposé du *Livre de ma mère* d’Albert Cohen. Je déteste le tiède et le sucré. Mon livre n’est pas un livre de vengeance, de revanche ou de règlement de compte. Je tente de comprendre et d’expliquer. Je l’ai écrit en dix mois, avec un bonheur constant, une intense jubilation. Nous vivons une époque terrible. Chacun est seul. Mon livre n’est pas un pansement. Sa violence est voulue. Elle correspond à celle qui s’exprime chaque jour dans la société.

→ Patrick Roegiers, “*La Vie de famille*”, Grasset, 180 pp., env. 16,50 €